

Mercredi 7 mars 2012

Scénas



Gijs Scholten van Aschat
et Djamila Landbrug

Les marches de l'enfer

Luk Perceval adapte un roman magistral de J. M. Coetzee, dont le cynisme désabusé donne un éclairage d'une rare violence sur la réalité sud-africaine.

Une foule d'hommes et de femmes occupe le plateau. Etrangement statiques. Et pour cause, ce ne sont pas des figurants mais des figurines, des santons grandeur nature. Les acteurs véritables, en chair et en os, sont dissimulés au milieu de ces personnages quasi réels. C'est donc en s'extrayant de cette masse humaine qu'ils commencent à exister.

En choisissant cette scénographie en forme de trompe-l'œil, Luk Perceval a trouvé un moyen efficace pour transposer dans l'espace scénique une dimension essentielle du roman de J. M. Coetzee, *Disgrâce*. Comme beaucoup de livres de cet auteur sud-africain, *Disgrâce* se développe de façon inexorable sur un arrière-fond historique et humain marqué par la colonisation et l'apartheid. En installant David Lurie, professeur blanc enseignant la poésie romantique à l'université du Cap, au milieu de cette foule, Luk Perceval traduit parfaitement l'atmosphère du roman.

Le spectacle doit d'ailleurs beaucoup à Gijs Scholten Van Aschat, l'acteur qui prête ses traits à David Lurie et gère en même temps une bonne partie du récit dont il est le narrateur. Agé de 52 ans, divorcé deux fois, Lurie est travaillé par l'idée de la vieillesse et de la mort. Une fois par semaine, il couche avec une prostituée. Sitôt qu'il cherche à en savoir plus sur elle, celle-ci disparaît. Longtemps, il a eu du succès avec les femmes. Mais, à son âge, jouer les Don Juan devient difficile.

Méromane, il envisage d'écrire un opéra sur Byron. Un projet qui lui trotte dans

la tête et qui se traduit sur scène par ce ukulélé dont Gijs Scholten van Aschat ne se sépare presque jamais. Entre ses mains, l'instrument a quelque chose d'un symbole phallique légèrement ridicule, voire carrément régressif dans le genre objet transitionnel renvoyant à la petite enfance. D'où, quand Lurie jette son dévolu sur une étudiante trop fragile et inexpérimentée pour résister à ses assauts, cette scène à la fois terrible et comique : l'acteur effréné tripotant fébrilement son ukulélé renverse la malheureuse cramponnée à sa chaise. Accusé de harcèlement sexuel, il quitte la ville pour rejoindre sa fille Lucy, installée dans une ferme loin de tout.

Cette fois, ce n'est plus celui de midi, mais d'autres démons qui surgissent. Lucy vit dans un environnement hostile où la situation du colon blanc est en quelque sorte inversée. Quasiment sous ses yeux, elle est victime d'un viol collectif. A la colère de Lurie, sa fille oppose une étrange résignation. Comme si elle acceptait d'avance toutes les humiliations. La grande histoire rejoint ici la petite histoire, mais sur le mode le moins glorieux qui soit. Aussi peu glorieux que cette activité maussade à laquelle se livre Lurie quand il aide une amie de sa fille à euthanasier des chiens malades dans un dispensaire. Un beau spectacle sombre et désabusé, à l'image du roman. **Hugues Le Tanneur**

Disgrâce d'après J. M. Coetzee, mise en scène Luk Perceval, du 15 au 17 mars à la Maison des Arts de Créteil, dans le cadre du festival EXIT, www.macreteil.com